

Billet

Auto-destruction d'un milieu de vie

François Gervais

Enquête sur la démotivation scolaire

En 15 ans dans
les écoles secondaires,
on ne m'a jamais confié
un aussi grand nombre
de blessures.


Les jeunes ont faim d'affectivité, de relations humaines, de communication authentique, de rêves et d'espérance. On leur offre un menu composé de programmes rigides loin de leur réalité, des horaires décidés par des compagnies de transport et un milieu à l'image d'un système froid, routinier et automatisé.

Ce constat résume le point de vue exprimé par les élèves de notre école secondaire à Oka lors d'une enquête récente menée par deux équipes de la Jeunesse étudiante catholique (JÉC) et le conseil étudiant. Pour 41,4% des élèves, la vie de l'école joue un rôle majeur dans la démotivation et la question des cours et de l'enseignement suit de très près la vie de l'école (39,8%). Répartis dans presque toutes les grandes régions du Québec, 3 551 élèves ont répondu au questionnaire de la JÉC.

Plusieurs sont désabusés et il faut chercher longtemps pour en rencontrer qui sont portés par des idéaux. Pour la première fois depuis de nombreuses années, le bal des finissants-es a été annulé en juin dernier en raison du faible taux de participation. Des élèves m'ont dit qu'ils voulaient eux-mêmes organiser un petit party entre amis-es, ailleurs qu'à l'école. Cet événement révèle la baisse du sentiment d'appartenance au milieu et nous confirme la plus grande source de motivation des élèves: les amis-es, le seul domaine où ils ont encore du pouvoir.

Depuis quatre ans, j'observe dans mon école une montée de la démotivation étudiante avec celle de la sève dans les arbres, phénomène ni isolé, ni naturel. Les élèves passent le test de ce qu'on appelle «le classement». Dès le début mars, on les informe s'ils sont en situation d'échec ou pas.

En principe, ce classement est temporaire et les élèves peuvent se reprendre en main. Or, ils interprètent rarement le message de cette manière. Ils nous disent: «Ça ne sert à rien de continuer, mon année est finie!», «Il est trop tard, je ne pourrai pas m'en sortir», etc. Les taux d'absentéisme et de séchage de cours augmentent, les consultations auprès des professionnels-les – de moins en moins nombreux – montent en flèche et le décrochage devient incontrôlable. Chez nous, on n'a plus le temps de relancer les jeunes qui ont quitté définitivement l'école en bas de 16 ans et cette directive semble se répandre de plus en plus ailleurs. Le gouvernement dépense encore une fortune en affiches et en dépliants de toutes sortes qu'il envoie dans les écoles pour des semaines de prévention, mais il enlève les services qui sont censés les distribuer.

En 15 ans dans les écoles secondaires, on ne m'a jamais confié un si grand nombre de blessures. Les élèves et tous les membres du personnel assistent, impuissants, à l'auto-destruction de leur milieu. Personne ne trouve un espace de réaction. Plutôt que d'affronter les problèmes réels que soulèvent les nombreux élèves démotivés, nous nous acharmons en vain à rapatrier les brebis perdues, marginalisées par le système lui-même. On néglige le pourquoi. Aurait-on peur de se retrouver dans la réponse? 

L'auteur est animateur de pastorale et éducateur en prévention des toxicomanies à Oka